

En Belgique comme dans plusieurs pays, la visite de sites fermés au public constitue un défi pour une poignée d'« accros », qui, par le biais du Net, s'échangent les bonnes adresses

Les friches belges prises d'assaut

BRUXELLES

ENVOYÉE SPÉCIALE

Le mécanisme du clocher s'enclenche, injonction électrique venue de nulle part dans le silence. Douze coups assourdissants : il est minuit dans les combles de l'église Notre-Dame-du-Sablon, en plein cœur de Bruxelles. Sylvain Margaine et son amie australienne Drac sont là, plongés dans l'obscurité et l'odeur acre de l'encens. Vers 23 heures, ce samedi 1^{er} novembre, ils ont escaladé les barricades qui bloquent l'accès à l'édifice en réfection, grimpé la ribambelle d'échelles apposées aux échafaudages et ont fini au sommet de l'église gothique. La vue sur Bruxelles, depuis le chemin de ronde qui longe le toit, est saisissante. Les gargouilles n'ont pas un regard pour ces visiteurs nocturnes.

Peut-être ont-elles l'habitude : Sylvain ne compte plus ses passages ici. Le jour, il est un banal Français de 31 ans, consultant en entreprise. La nuit, il est « *explorateur urbain* ». Il arpente les toits, plonge dans les mines, traverse les usines en friche. Il fait partie d'une petite communauté passionnée par la découverte de ces lieux oubliés, devant lesquels on passe sans regarder ou dont on ignore l'existence. Recenser des monuments, raconter le patrimoine caché, parfois au risque d'être reconduit hors des bâtiments – il est rare que la police aille plus loin. Ils sont une petite trentaine, en Belgique, à échanger leurs trésors, sur Internet principalement, avec d'autres défricheurs, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas, en France... Avec une règle commune : pas de détérioration.

Dans ces bâtiments et galeries isolés, tous ne cherchent pas la même chose. Pour Sylvain, la transgression joue un rôle important, même si les ennuis, jusqu'à présent, ont glissé sur lui. Ce soir-là, à peine avait-il franchi la barrière qu'une voix l'a interpellé : « *Eh ! Tot, je t'ai vu ! Casse-toi ou j'appelle les flics !* » Quelques chuchotements plus tard, le jeune homme qui l'avait aperçu lui lançait « *Bonne soirée* » d'un grand sourire. Sylvain s'inquiète pourtant de la notoriété de son site Web (www.forbidden-places.net) et de son influence sur les adolescents, plus enclins à prendre des risques. « *Un jeune est mort la semaine dernière*, raconte-t-il. *Il était à la gare Centrale et est tombé dans une cheminée de ventilation.* »

L'événement, survenu dimanche 26 octobre, a traumatisé le microcosme. Vincent Duseigne, 31 ans (<http://tchorski.morkitu.org>), l'évoque en guise d'introduction. Pour lui l'« *explo* », ce n'est pas une histoire d'adrénaline. Ce qu'il veut, c'est découvrir, encore et toujours. Dans l'ancienne mine d'anthracite de Cheratte, à la frontière belge, près de Maastricht, plus tôt ce jour-là, il avait de l'eau jusqu'à la taille, il flottait dans ses cuissardes et manquait d'oxygène. On sentait pourtant qu'il était tenté d'y rester encore un peu. « *Je fête mes vingt ans d'explo cette année* », dit-il. L'énumération des lieux visités, souvent avec sa



La cokerie d'Anderlues, près de Charleroi. MARC MELKI POUR « LE MONDE »

compagne, Sandy De Wilde, est vertigineuse : écoles, orphelinats, hôpitaux désaffectés, brasseries, minoterie, cristallerie, châteaux, goulottes de ponts...

Leur connaissance des bâtiments de Cheratte est digne d'anciens mineurs. Dans ces splendides édifices en brique rongés par le temps, Sandy, ingénieure chimiste dans le civil, fait la guide. « *Ici, ce sont les cadrans de pointage* », explique-t-elle devant de grands panneaux en bois dans la pièce centrale. « *Et là, la salle de recharge des Oldham, les lampes antidéflagrantes.* » Pour elle, l'abandon du patrimoine industriel est un drame. « *Ces bâtiments sont protégés, donc le propriétaire ne peut pas les détruire. Mais vous voyez dans quel état il les laisse...* »

En chemin vers la destination suivante, les carrières de Caestert et Lanaye, à la frontière néerlandaise, Vincent et Sandy sortent une carte des lieux. C'est un immense gruyère, des milliers de labyrinthes qui s'étalent sur des kilomètres. Comment s'y retrouver ? « *On ne s'y retrouve pas !* », répondent-ils en chœur. Laura Dambreton, 17 ans, et Nicolas Elias, 24 ans (www.lost-ground.net), les

autres explorateurs du jour, n'ont pas l'air plus inquiets que cela. Ils sont venus à l'explo par le biais de la photo. « *Moi, je suis plutôt toits* », explique la lycéenne, paupières fardées de rose, treillis et sweat-shirt à l'effigie d'un groupe de rock. « *Moi, à la base, j'aime bien les usines* », répond Nicolas, qui travaille dans une imprimerie. Le danger n'est pas pour leur déplaire. « *Je préfère quand c'est interdit, c'est un peu comme un jeu, on se cache des gardes* », affirme-t-il.

Dans les carrières de tuffeau de Caestert, pas besoin de ruser pour se cacher. Il suffit d'éteindre sa lampe. Les voutes de 15 mètres creusées dans cette pierre tendre se ressemblent toutes. Pourtant, Vincent et Sandy finissent par trouver ce qu'ils cherchaient : des graffitis anciens. Là, un soldat dessiné à la sanguine, daté de 1824. Ici, une pendaison ou un manège, dessinés à la même époque. « *Une exploitation à ciel ouvert a commencé à grignoter les carrières*, explique

Vincent. *Mais un arrêté de protection a été signé, à cause des graffitis.* »

La préservation des sites préoccupe tous les explorateurs urbains. Gilles Durvaux, 46 ans, le « *doyen* » du petit groupe belge, est passionné par l'histoire industrielle. Son site Web (www.postindustriel.be) est nourri de récits et de photos prises devant plus de vingt ans. Devant les batteries de fours étroits de l'ancienne cokerie d'Anderlues, près de Charleroi, il semble ému par ce paysage qu'il a vu des dizaines de fois. « *Ici, on voit comment les objets passent d'une civilisation à une autre.* » L'usine abandonnée est un lieu incroyable. Sa beauté silencieuse abrite un poison mortel. Derrière les fours, des salles où les machines tremment

« Ces bâtiments sont protégés, donc le propriétaire ne peut pas les détruire. Mais vous voyez dans quel état il les laisse... »

Sandy de Wilde
Exploratrice

dent dans des flaques multicolores, des citernes où l'eau a remplacé le benzol, du cyanure, des mottes cotonneuses d'amiante à l'air libre... Le site est fermé depuis novembre 2002 et immobilisé par un conflit judiciaire.

La situation des friches en Belgique diffère de celle de la France, explique Claude Chaline, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris (*La Régénération urbaine*, PUF « *Que sais-je ?* », 1999). « *En France, l'abandon est rare, dit-il, sauf dans les régions pauvres.* » Quant à la démolition-reconstruction, elle est rendue difficile par la législation. On lui préfère désormais « *la réaffectation des bâtiments abandonnés, surtout dans les villes : on les transforme par exemple en hôtels de luxe.* »

Vincent Duseigne déplore les destructions de plus en plus systématiques du patrimoine industriel wallon. Au fil des ans, il a récupéré de nombreux objets et documents, cartes, carnets d'usines, et a aujourd'hui l'ambition d'ouvrir un musée. Gilles Durvaux, lui, a prévu de partir en Pologne – en Silésie – pour « *un reportage social* » sur l'industrie. Quant à Sylvain Margaine, il expose régulièrement ses photographies d'explorations, prises des Etats-Unis à l'Australie, en passant par la Belgique. Pour montrer à ceux qui n'auraient pas envie de ramper sous les grillages ce qui se cache derrière. ■

CLARA GEORGES

Légendes des cavernes et nouvelles technologies

L'ÉMERGENCE des sites Web personnels et autres blogs a permis aux explorateurs urbains de tous les pays de partager leurs découvertes. La plupart des visiteurs développent une passion pour la photographie et mettent en ligne leur travail.

Mais le phénomène existait bien avant Internet. Edouard Bergé (www.urban-exploration.com), « *toitrophile* » parisien, raconte un morceau de mythologie exploratrice : « *Notre ancêtre s'appelle Philibert Aspaïr, dit-il avec aplomb, malgré les doutes qui pèsent sur la véracité de l'histoire. C'était un gardien du Val-de-Grâce, au moment de la Révolution française, qui avait les clés pour descendre dans les carrières* [souterraines de Paris]. *Un jour, ses bougies se sont éteintes. L'inspection générale des carrières l'a retrouvé onze ans plus tard et une stèle a été posée en son honneur.* »

Aujourd'hui, plus besoin de stèles : les légendes se propagent en Wi-Fi. En région parisienne, le microcosme de l'explo française, qu'Edouard Bergé estime à « *200 ou 300 personnes* » maximum, bruisse des derniers défis sur les nombreux forums consacrés à l'« *urbex* ». Lui est monté sur la tour Axa, à la Défense, sur les toits de la Comédie-Française, du Louvre, de l'Opéra-Garnier, de l'église Saint-Eustache « *une quarantaine de fois* »... Il semble plus intéressé par la prise de risques que par l'aspect patrimonial de son activité.

L'« *explo* » est développée dans plusieurs pays. Chacun a ses préférences. En Allemagne, explique Vincent Duseigne, installé en Belgique depuis sept ans, ils sont tournés vers les mines. En Australie, on est plutôt « *égoutés* », confirme Drac, une membre du Cave Clan

(www.caveclan.org) qui a traversé le monde pour grimper sur une église belge. Elle a connu Sylvain Margaine, explorateur belge qu'elle a accueilli, en 2005, lorsqu'il est allé plonger dans les galeries souterraines de Sydney, Adelaide ou Melbourne. Lui a visité des hôpitaux psychiatriques aux Etats-Unis, une ancienne brasserie de Guinness au Royaume-Uni, des sites en Espagne, à chaque fois par le biais de ses connaissances virtuelles.

La mondialisation de l'exploration urbaine n'a pas que des bons côtés : Vincent Duseigne raconte qu'il a été inondé d'e-mails à partir de 2003. Des curieux, surtout des jeunes, voulaient partir à l'aventure avec lui. « *J'ai dû refuser de nombreuses fois* », dit-il. Avec le risque, ajoute-t-il, qu'ils partent quand même, sans connaître les dangers des lieux. ■

CL. GE.

UN PEU DE SOLEIL ?

REPRISES EXCEPTIONNELLES

6.000 € TTC	pour l'achat d'une CITROËN D'OCCASION C6 ou C8.
3.500 € TTC	pour l'achat d'une CITROËN D'OCCASION C5, C4, XSARA PICASSO ou C4 PICASSO.
2.500 € TTC	pour l'achat d'une CITROËN D'OCCASION C3 ou C3 PLURIEL.

Reprise minimum de votre véhicule, quels que soient l'état, la marque et beaucoup plus si son état le justifie.

VÉHICULES D'OCCASION DE FAIBLE KILOMÉTRAGE

GARANTIE DEUX ANS PIÈCES ET MAIN-D'ŒUVRE PRIX ATTRACTIF

CITROËN FELIX FAURE

www.citroenff.com

Offre valable jusqu'au 30/11/2008 non cumulable avec d'autres promotions et non applicable aux véhicules marqués d'un point rouge, réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles, en échange de cette publicité.

Paris 15*	01 53 68 15 15
Paris 14*	01 45 89 47 47
Paris 19*	01 44 52 79 79
Bezons (95)	01 39 61 05 42
Thiais (94)	01 46 86 41 23
Coignières (78)*	01 30 66 37 27
Limay (78)	01 34 78 73 48

* Ouverture de notre nouveau site